

DOUNIA BENAMER

LA  
ZAWIYA

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042529727

Dépôt légal : mai 2026

La Zawiya Sidi Hmed Benghiyate se trouvait au fond d'une ruelle étroite que seuls les habitués savaient remarquer. Elle était juste à côté d'une avenue bruyante, pleine de taxis bleus qui klaxonnaient trop tôt, de bus poussiéreux encore froids du matin, de vendeurs de légumes qui déchargeaient leurs cageots en râlant. Mais dès qu'on s'éloignait de quelques mètres, dès qu'on quittait la foule pour entrer dans cette petite ruelle qui se fauflait entre les maisons, tout changeait. L'air, la lumière, les sons. Comme si on entrait dans un couloir de respiration.

La ruelle s'ouvrait sur le silence comme si quelqu'un avait tourné un bouton invisible. Pas un silence vide : un silence rempli d'indices de vie, de gestes lents, de murmures. À cette heure-là, on entendait les premiers coqs. Pas un seul, mais toute une série, comme si chaque maison avait son propre messenger. Le premier criait, très fort, derrière un mur décrépit. Le second répondait depuis un toit plat, d'un ton encore plus agacé. Le troisième, plus loin, lançait son cri comme un écho qui roulait d'un bâtiment à l'autre. Cela donnait une musique légèrement désordonnée, mais familière, un fond sonore qui annonçait aux habitants que la nuit était finie.

Par moments, un bruit brusque cassait cette tranquillité : un seau d'eau qu'on renversait sur le sol. Une voisine – toujours la même – lavait devant sa porte chaque matin. L'eau froide glissait entre les pavés crevassés, entraînant la poussière de la veille, un vieux noyau d'olive écrasé, des miettes de pain sec, un sac plastique qu'on n'avait jamais ramassé. Les maisons, alignées comme des vieilles femmes fatiguées, avaient leurs volets encore fermés. Derrière certains rideaux tirés, on devinait pourtant une lumière tremblante, signe qu'une mère mettait déjà la théière à chauffer.

Une radio s'allumait quelque part. Toujours la même station du matin. Le grésillement caractéristique de la bande FM. Et puis une voix profonde, lente, presque chantée, se mettait à réciter la sourate Yâ-Sîn. La voix semblait sortir à la fois du poste et des murs, s'échapper par les fenêtres entrouvertes, glisser sur les pavés, se mélanger à l'air frais. Certains habitants l'écoutaient en silence, d'autres la connaissaient par cœur et la récitaient mentalement en continuant leurs gestes.

L'odeur du café noir se répandait dans la ruelle, épaissie par celle du pain qui gonflait dans les petits fours électriques. On reconnaissait aussi l'odeur du msammen qui se dorait sur une plaque, celle d'un oignon déjà coupé trop tôt pour un tagine qui mijoterait jusqu'à midi. Des parfums simples, mais qui donnaient l'impression que chaque maison se réveillait avec un rituel.

Sur les toits plats, les silhouettes bougeaient comme des ombres légères. Une femme secouait une couverture de laine, un garçon encore à moitié endormi partait chercher le lait dans un bidon cabossé, une petite fille tentait d'attraper son foulard que le vent taquinait. Un linge blanc flottait à peine. Le vent portait des fragments de phrases : des « bessaha » à peine formés, des « salam » répétés avec la voix enrouée du matin, le rire bref d'un enfant qu'on habille contre sa volonté.

Et au bout de cette ruelle, comme cachée volontairement, la façade de la Zawiya Sidi Hmed apparaissait. Une façade sans prétention, d'une simplicité presque émouvante. Un mur blanc qui avait cessé d'être blanc depuis longtemps, taché par des hivers humides, jauni par les étés brûlants. La porte en bois foncé, massive, semblait retenir les secrets du quartier. Son bois portait les cicatrices du temps : des fissures refermées, des clous rouillés devenus gris, une planche remplacée par une main bienveillante.

Au-dessus, une inscription en arabe, mangée par le soleil :

« *Dar Allah... Dar el baraka.* »

La maison de Dieu.

La maison de la bénédiction.

Juste à côté, dans une petite niche encastrée dans le mur, des traces minuscules d'espoir s'étaient accumulées. Des bougies consumées, des pétales de rose séchés, un morceau de tissu noué, peut-être en vœu, une petite pièce glissée dans une fissure. Des gestes anonymes pour demander quelque chose à Dieu, ou juste pour ne pas affronter le monde seul.

Ce matin-là, il n'y avait personne devant la porte. Pas encore de sandales alignées. Pas de silhouettes accrochées à leur chapelet. Pas de paroles échangées à voix basse. Rien qu'un silence frais, lointain, coupé par le dernier chant du coq et le bruit d'un scooter qui passait dans la rue principale.

Mais derrière cette porte, la Zawiya, elle, était déjà vivante.

Depuis longtemps.

Car une Zawiya n'est jamais un bâtiment endormi.

C'est une maison qui écoute.

Un lieu où la fatigue se dépose comme un manteau.

Un espace sacré sans spectacle, sans décorations excessives, sans miracles de cinéma.

Un endroit où l'âme peut simplement respirer.

La Zawiya Sidi Hmed appartenait à ces lieux-là.

Les femmes y trouvaient une présence.

Les hommes y trouvaient une discipline.

Les jeunes y trouvaient un refuge quand tout le reste semblait fermé.

Les solitaires y trouvaient une pièce où l'on n'est pas obligé de parler.

Et ce matin, ce lieu attendait.

Dans cette ruelle silencieuse, dans ce début de jour fragile, la Zawiya retenait son souffle.

Quelque chose allait arriver.

Quelqu'un.

Le monde dehors se réveillait, mais à l'intérieur, c'était un autre réveil : plus lent, plus doux, plus ancien.

Une veille silencieuse.

Une veille qui avait la patience de ceux qui savent déjà que certains pas changent une vie entière.

À l'intérieur, la Zawiya respirait déjà doucement. L'air y était plus frais que dehors, chargé d'une odeur d'encens qui avait brûlé la veille, de laine humide, et de cette poussière fine que même le balai le plus obstiné n'arrivait jamais à dompter complètement. La lumière n'avait pas encore réussi à franchir les arches ; elle se contentait pour l'instant d'un pâle reflet sur les carreaux usés de la cour.

La petite pièce de Sidi Omar donnait directement sur cette cour.

Il vivait là, dans un espace étroit qui ne contenait presque rien : un matelas posé sur une estrade en bois, une couverture pliée avec soin, une petite étagère où reposaient quelques livres coraniques, un cahier, un chapelet, une lampe à huile, et une théière toujours propre. À côté de la porte, un vieux seau en métal, une cuvette, et une serviette qu'il changeait rarement, mais qu'il gardait propre, soigneusement étendue chaque soir sur une corde tendue.

Le bruit du premier coq traversa la pièce et s'imposa à lui comme un rappel.

Sidi Omar ouvrit les yeux sans sursaut.

Il avait l'habitude de se réveiller avant le soleil, avant même que la ville ne se secoue vraiment.

Il resta quelques secondes allongé, les yeux fixés sur le plafond où la chaux craquelée formait des lignes qui ressemblaient à des routes anciennes.

Il aimait ce moment-là – ce moment suspendu où ni la nuit ni le jour n'ont encore gagné.

Il murmura quelques mots, presque inaudibles.

Ce n'était pas une prière officielle, pas une formule apprise.

C'était quelque chose comme une salutation faite au monde avant d'en faire partie :

« *Bismillah... ya Allah, donne-nous un jour léger.* »

Son souffle se mêla à l'air frais.

Il se redressa avec lenteur.

Son dos craqua légèrement – pas de douleur, juste le rappel de ses années.

Il posa ses pieds nus sur le sol frais.

Les zelliges glacés lui envoyèrent une sensation nette dans tout le corps.

Il inspira profondément, comme on inspire pour retrouver un équilibre invisible.

Il se leva, attrapa un seau rempli la veille, se versa un peu d'eau sur le visage.

L'eau était froide, presque mordante, comme si elle venait tout droit de la nuit.

Il laissa couler l'eau sur sa barbe, sur sa nuque, sur ses bras.

Il s'essuya lentement.

Chaque geste avait un poids, une mémoire.

Il ouvrit ensuite la porte donnant sur la cour.

Un souffle d'air frais entra aussitôt, chargé du parfum vert du citronnier et d'un reste d'encens collé aux pierres.

La cour semblait l'attendre, immobile, avec ses zelliges irréguliers et le murmure constant de la petite fontaine.

La lumière du matin n'était pas encore là, mais on sentait déjà qu'elle approchait, comme un animal silencieux qui avance.

Sidi Omar resta un instant sur le seuil, les mains posées contre le cadre de la porte.

Il aimait regarder la cour dans ce demi-sommeil lumineux.

Les ombres y avaient une douceur qu'elles perdaient plus tard dans la journée.

Le citronnier, avec ses feuilles épaisses encore humides de rosée, semblait flotter dans cet entre-deux.

C'était un arbre qui avait survécu à tant d'hivers, tant de sécheresses, tant de vies humaines, qu'il était devenu une présence en soi.

Souvent, Sidi Omar pensait que l'arbre savait des choses que lui-même ignorait.

Il ramassa le balai de palmier posé contre le mur.

Le bois, poli par les années, portait l'empreinte exacte de sa main, comme si le manche avait été façonné spécialement pour lui.

Il passa la paume sur les fibres du balai, testant leur fermeté.

C'était l'un des rares objets auxquels il tenait vraiment.

Il commença à balayer la cour, lentement, toujours de la même manière : de la porte vers le citronnier, puis du citronnier vers la fontaine.

Un mouvement circulaire, comme une respiration.

Le bruit du balai frottant les zelliges était une musique qu'il connaissait par cœur.

Ce son l'accompagnait depuis tant d'années qu'il n'aurait su vivre sans lui.

Il repoussait les feuilles tombées, la poussière accumulée pendant la nuit, les petits grains de terre ramenés par le vent.

Mais il repoussait aussi, quelque part, les pensées lourdes.

Les restes du passé.

Les inquiétudes qui essaient toujours de revenir au petit matin.

Car Sidi Omar connaissait les ombres.

Il en avait porté lui-même, longtemps.

Il en portait encore, parfois, dans certaines nuits d'insomnie où les souvenirs revenaient sans prévenir.

Une rue bruyante.

Une erreur.

Un visage aimé puis perdu.

Une colère trop grande pour un jeune homme.

Et puis un jour, la porte de la Zawiya qu'il avait poussée presque par hasard, ou parce que quelque chose en lui savait que c'était là que sa vie devait se casser ou se reconstruire.

Il secoua la tête légèrement, comme pour effacer une image trop lourde, puis continua à balayer.

Quand le sol fut propre, il remit le balai contre le mur et alluma un petit morceau d'encens. La fumée monta en spirales légères, se mêlant à l'air frais.

Elle dessinait dans le ciel encore sombre des formes que seuls les habitués de l'aube pouvaient voir : des fils, des oiseaux, des chemins invisibles.

Il se dirigea vers le réchaud posé dans un coin et y plaça la théière remplie d'eau.

Il ajouta quelques feuilles de thé vert, un morceau de sucre.

Le thé du matin était pour lui une cérémonie simple, presque sacrée.

Il savait que personne ne pouvait entrer sans être accueilli avec un verre brûlant entre les mains.

C'était sa manière de dire : « Ici, tu n'es pas seul. »

Il s'assit ensuite sur le vieux banc en bois, celui qui avait soutenu tant de corps fatigués, tant d'hommes qui ne savaient plus où aller, tant de prières silencieuses.

Il posa ses mains sur ses genoux, observa un instant la fumée de l'encens, puis leva les yeux vers la porte.

La grande porte en bois, massive, immobile.

Il la connaissait mieux que les lignes de sa propre paume.

La façon dont elle résonnait selon qui l'ouvrait.

Les pas timides.

Les pas brusques.

Les pas de ceux qui venaient chercher, de ceux qui venaient fuir, de ceux qui venaient sans savoir pourquoi.

Ce matin, elle était encore fermée.

Mais il sentit, au fond de lui, cette intuition subtile qu'il connaissait trop bien.

Ce petit frémissement dans la poitrine.

Cette sensation, presque imperceptible, qu'un destin approchait de l'autre côté.

Quelque chose allait entrer.

Quelqu'un.

Il ferma un instant les yeux, inspira profondément le parfum du thé qui commençait à chauffer.

Puis il se redressa.

Il était prêt.

Il leva les yeux vers la porte, resta un instant immobile, puis se dirigea vers elle avec cette lenteur calme qu'on reconnaît chez ceux qui n'ont plus rien à prouver.

Il posa la paume sur le bois, sentit la fraîcheur du matin traverser ses doigts, et poussa doucement.

La porte s'ouvrit dans un long souffle, un craquement sourd, comme si elle-même se réveillait.

La lumière de la ruelle s'étira à l'intérieur, glissant sur le sol, éclairant les zelliges un à un.

Un parfum d'air frais entra aussitôt – un parfum de pain chaud, de poussière humide et d'un savon bleu que quelqu'un venait d'utiliser dehors.

Sidi Omar resta un instant debout dans l'encadrement, contemplant la ruelle encore bleue, encore fragile.

Puis il referma légèrement la porte derrière lui et marcha vers sa chaise.

Elle était placée exactement là où il la mettait chaque matin, sous une petite arcade qui permettait de voir la porte sans être ébloui par la lumière.

La chaise n'était pas belle, pas neuve, pas remarquable.

Mais elle était à lui.

Il l'aimait parce qu'elle avait l'air de comprendre son dos fatigué, parce qu'elle épousait la manière dont il posait sa main sur l'accou-  
doir, parce qu'elle grinçait toujours au même endroit – un son qui  
l'apaisait.

Il l'aimait surtout parce qu'elle était le seul objet de la Zawiya  
qui gardait la trace de tous ceux qui étaient passés avant lui.

Il disait parfois, en riant, qu'elle avait absorbé plus de confes-  
sions silencieuses qu'un imam en vingt ans.

Il s'y assit avec précaution, ajusta légèrement son poids, posa  
son chapelet sur sa cuisse et inspira profondément.

Le matin était prêt.

La Zawiya aussi.

Et lui...

il attendait.

Il attendait comme il attendait chaque jour : sans impatience  
et sans certitude, avec cette étrange intuition que quelqu'un allait  
franchir le seuil.

On ne sait jamais qui Dieu envoie le matin, se disait-il souvent.

Puis il entendit des pas.

Le premier à apparaître fut un **jeune homme**.

Il entra comme quelqu'un qui craint que le sol ne se dérobe  
sous ses pieds.

Ses épaules étaient hautes, trop hautes, comme si elles ten-  
taient de soutenir une vie entière.

Il avançait d'un pas sec, habituel chez ceux qui vivent dans la  
rue : rapide, prêt à fuir, prêt à mentir, prêt à survivre.

Mais lorsqu'il franchit la porte de la Zawiya, sa démarche  
changea imperceptiblement.

Il ralentit.

Son regard se figea sur le citronnier, puis sur la fontaine, puis  
sur Sidi Omar.

Les yeux du jeune homme avaient cette noirceur épaisse que  
seuls les soirs sans repère peuvent créer.

Une noirceur pleine de colère, de honte, et d'un besoin  
immense, besoin de direction, besoin d'apaisement.

Sidi Omar vit tout cela en un instant.

Il vit surtout que ce garçon n'était pas venu volontairement.

Quelque chose – ou quelqu'un – l'avait forcé à venir.

Et la honte de cet aveu invisible pesait sur lui plus lourd que sa  
propre fatigue.

Le jeune homme resta debout, les mains dans les poches.

Il baissa le regard, comme pour se protéger du sien.

Puis ce fut une femme enceinte.

Elle entra en silence, comme si la Zawiya pouvait la briser rien qu'en respirant trop fort.

Ses mains entouraient son ventre arrondi, un geste à la fois tendre et désespéré.

Elle portait une djellaba simple, trop large, trop usée, mais elle la tenait comme un bouclier.

Sidi Omar observa le mouvement précis de ses doigts.

Il comprit immédiatement.

Elle portait deux vies, mais une seule était acceptée par le monde.

L'autre – la sienne – avait été rejetée.

Il lut dans ses yeux un mélange rare :

de la honte, oui,

mais surtout un instinct de survie remarquable.

La peur la tenait debout.

L'amour la faisait avancer.

Il lui adressa un regard qui voulait dire : *tu peux entrer sans baisser la tête.*

Elle l'aperçut, comprit, et avança encore d'un pas.

Après elle, entra une mère avec son fils malade.

La femme tenait le bras de l'enfant avec une délicatesse infinie, comme si chaque mouvement pouvait lui faire mal.

L'enfant avait un teint pâle, une faiblesse dans les jambes, une respiration courte qui vibrait dans l'air.

Sa petite main agrippait celle de sa mère avec une détermination que seuls les enfants malades possèdent – une volonté farouche de rester ici, encore un peu.

Sidi Omar resta longuement sur eux.

La mère avait les yeux d'une femme qui ne dort plus.

Le garçon avait le souffle d'un corps qui lutte chaque minute.

Il le comprit d'un seul regard :

ce n'était pas la maladie qui détruisait la mère – c'était la peur.

Cette peur-là, il l'avait vue trop souvent.

Celle qui creuse le dos, qui creuse l'âme, qui creuse les mains.

Puis entra un policier.

Sa présence remplit la porte.

Il avait la démarche d'un homme qu'on salue dans la rue, qu'on respecte, qu'on écoute.

Mais ce matin-là, quelque chose dans son allure était fissuré.

Il avançait comme quelqu'un qui porte un poids invisible, un poids trop lourd pour être porté sans trembler.

Sidi Omar le regarda, longuement.